

OLIVIER BASSINE

APOCALYPSE-
EN-CAUX

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :
<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de
euthena.com qui ont permis à ce livre de
voir le jour :

...

...

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation
interdits pour tous pays.*

ISBN : 9791042523374

Dépôt légal : janvier 2026

Quelqu'un fixe la limite
誰かが線をひきやがる
Perdu dans l'agitation
騒ぎのドサクサにまぎれ
Quelqu'un me regarde
誰かがオレをみはってる
De loin dans le ciel
遠い空の彼方から
Je ne veux pas aller à Tchernobyl
チェルノブイリには行きたくねえ
Je veux embrasser cette fille
あの娘を抱きしめていたい
Est-ce la même chose, peu importe où vous allez ?
どこへ行っても同じことなのか？
Il pleut dans la ville de l'Est
東の街に雨が降る
Il pleut aussi dans la ville de l'Ouest
西の街にも雨が降る
Il pleut aussi dans les mers du Nord
北の海にも雨が降る
Il pleut même sur les îles du Sud
南の島にも雨が降る
Je ne veux pas aller à Tchernobyl
チェルノブイリには行きたくねえ
Je veux juste embrasser cette fille
あの娘とKissをしたいだけ
Sur cette petite planète
こんなにチッポケな惑星の上
À qui appartient la Terre ronde ?
まあい地球は誰のもの？
À qui appartiennent les vagues déferlantes ?
砕けちる波は誰のもの？ (...)
À qui appartient le vent qui souffle ?
吹きつける風は誰のもの？
À qui appartient la belle matinée ?
美しい朝は誰のもの？
À Tchernobyl (bis)
チェルノブイリには
Je ne veux pas aller à Tchernobyl
チェルノブイリには行きたくねえ

Chernobyl, The Blue Hearts (groupe punk japonais)

1

LES ENVAHISSEURS

Jeudi 4 décembre 2003 – Bureaux du journal Les Informations Dieppoises, rue Claude-Groulard à Dieppe

Tout est calme dans la salle de rédaction. Le jour ne s'est pas encore levé. Il est 6 h 30. Jeudi, dernière ligne droite pour le bouclage du journal du lendemain. Sandra est déjà à son poste. Elle relit et corrige les articles reçus par les différents correspondants. Une tâche laborieuse, ingrate, déprimante parfois... Les petites fourmis qui sont au courant des moindres faits et gestes qui se trament dans leurs villages ne sont pas pour autant des foudres de style et des pivots de l'orthographe. Elle a beau leur répéter à chaque mini-formation que « ce qui se conçoit bien s'énonce clairement et les mots pour le dire, etc. », elle mesure en ce moment même combien ce martèlement de bon sens peut parfois être vain. Chassez le naturel...

Une fois les copies remises dans une forme acceptable, elle les bascule sur le serveur, où la secrétaire de rédaction les mettra en page tout en les relisant.

Thérèse est l'un des piliers de la maison. Trente ans de boutique. Elle en a vu passer des pisse-copie. Des bons, des moins bons. Et si elle-même a parfois du mal avec l'écriture, elle flaire le bon plan ou le coup foireux. Elle surlignera donc les passages qui lui semblent mal fagotés ou — plus grave — susceptibles d'engendrer un problème diplomatique qui, au mieux, se résoudra par un droit de réponse, au pire finira au tribunal... Ce surlignage facilitera la tâche du rédacteur en chef qui, de toute façon, relit toutes les pages avant

envoi à l'imprimerie. Mais relire cinquante-six pages avec une attention soutenue dans l'ambiance animée d'une rédaction, même si le rédac-chef peut faire coulisser la porte vitrée qui sépare son bureau de l'open space, c'est tout bonnement impossible. La plupart du temps, la relecture s'effectue en diagonale et les petites annotations de Thérèse sont bien utiles...

La voilà d'ailleurs qui arrive à son tour. Vers 7 heures, Sandra entend ses pas qui gravissent l'escalier menant à la salle de rédaction. Les autres journalistes, qui ont peaufiné leurs articles la veille jusque tard dans la nuit, n'arriveront pas avant 8 h 30, un peu après les opératrices PAO qui vont intégrer photos, infographies, publicités, « ours » et autres éléments visuels qui garnissent les pages. Et à ce moment-là, l'ambiance encore feutrée qui règne entre les deux femmes matinales se transformera en ruche bourdonnante.

Le dernier à rejoindre la vingtaine de personnes qui s'agitent déjà en tous sens sera sans doute Briac. Normal. Le jeune journaliste en contrat de qualification est la plupart du temps celui qui ferme la boutique, tard le soir. Très tard. Un matin on l'a même retrouvé endormi sur son bureau, sa chevelure dense et folle donnant l'impression d'avoir subi une explosion. Il avait passé la nuit là, la tête couchée sur ses notes. Bourreau de travail, il rêve d'embrasser la même carrière que son père, qui fut secrétaire de rédaction à Ouest-France. Déraciné de sa Bretagne natale — et viscérale —, le voilà envoyé, c'est un comble ! dans cette Normandie rivale. Et même pas à proximité du Mont-Saint-Michel que se disputaient les deux régions (mais que le fleuve Couesnon a placé du bon côté). Non, c'eût été trop facile ! Il aurait pu rentrer chez lui tous les week-ends, à condition qu'il ne fasse pas de zèle, comme ça lui arrive trop souvent. Non, pas à l'ouest de cette Normandie que l'on disait encore « basse » à l'époque, non, au bout du bout de la « haute » : à Dieppe ! Alors, comme il ne peut pas rentrer comme il le souhaiterait, il se plonge dans le travail comme un forcené.

Mais ce matin-là, il ne sera pas le dernier à franchir le seuil des *Informations Dieppoises* : il vient de recevoir un coup de téléphone sur son portable.

Vers 7 h 15, un correspondant du réseau « Sortir du nucléaire » avec qui il est en contact l'informe que Greenpeace s'apprête à pénétrer dans la centrale nucléaire de Penly à une quinzaine de kilomètres de Dieppe. Les antinucléaires entendent manifester et déployer une banderole sur les tours de refroidissement, voulant sans doute démontrer ainsi que la sécurité des centrales n'est pas aussi bien assurée que ne le prétendent EDF et les différentes autorités. Briac a aussitôt prévenu son rédacteur en chef qui, encore chez lui, avale son café bouillant et saute dans sa voiture pour rejoindre la rédaction.

Jour de bouclage. Il va falloir faire vite. Prévenir toute la rédaction que le déroulé du journal bien préparé par Thérèse sur le chemin de fer va être complètement chamboulé à la dernière minute. Et à 13 heures, tout doit être envoyé à l'imprimerie...

En quelques instants, la salle de rédaction est transformée en QG où les différentes consignes sont données.

— Maria, tu reliras les pages pour moi. Thérèse, tu prévoiras deux pages en vis-à-vis pour traiter le sujet avec un maximum de photos. On change la une. Allez Briac, on fonce !

Un peu avant 8 heures, alors qu'en ce 4 décembre 2003 le jour ne s'est pas encore levé, les deux journalistes filent en direction de Penly. Dans la voiture qui ne respecte pas toujours les limitations, ils élaborent leur stratégie d'approche. Car si à leur arrivée les militants écologistes seront déjà à l'intérieur de la centrale, comment feront-ils, eux deux, pour y pénétrer ? Il y aura forcément des forces de l'ordre tout autour.

— On approche par l'ouest, on va au plus près. Et s'il y a un barrage de gendarmes, on peut toujours sortir la carte de presse.

De fait : en arrivant devant l'entrée du site nucléaire, les deux journalistes constatent la présence d'une fourgonnette de gendarmerie. Ce sera compliqué de passer par là, et il faut faire vite. Aucun autre journaliste n'est encore sur place. L'avantage, quand on ne vient pas de Paris, qu'on est presque sur place et qu'on connaît parfaitement le terrain, c'est que l'on sait par où passer...

Direction Saint-Martin-Plage, à l'ouest de la centrale. En marchant sur la grève, il sera possible d'approcher au plus près. Et avec l'objectif de 300 mm, de prendre des photos correctes de cet envahissement écologiste. Par chance, aucun barrage de gendarmes à cet endroit et la marée est basse. Par contre, en ce début décembre il fait froid, et la sensation est accentuée par un vent qui fait d'ailleurs de la région un paradis du cerf-volant...

Du cerf-volant, mais aussi des éoliennes... Tandis que certains de leurs collègues ont déjà franchi les clôtures qui barrent l'accès au site ultra-sensible, certains se préparant déjà à escalader un bâtiment et une cheminée, le gros des quarante-cinq militants écologistes présents a érigé huit maquettes d'éoliennes de quatre mètres de haut. Vêtus de combinaisons rouges qui feraient aujourd'hui penser à la bande du « professeur » dans La Casa de Papel, ils brandissent alors des pancartes jaunes proclamant : « Pas d'EPR, du vent ». L'objet de leur manifestation est en effet de protester contre le projet d'implantation d'un réacteur européen à eau pressurisée de troisième génération, dont le site n'est pas encore retenu, mais dont Penly fait partie des favoris.

Sur la plage, Briac et son rédac-chef mitraillent les hommes en combinaison rouge et leurs pancartes. Grâce au zoom puissant vissé sur le boîtier du Canon EOS-10D, ils parviennent à shooter un militant en train de grimper sur le bâtiment réacteur numéro 1. Un peu plus loin, l'appareil photo parvient à capter un autre « grimpeur » à l'assaut de la cheminée de la tranche 2. Cette moisson d'images dans la boîte, ils remontent vers les falaises et croisent l'un des organisateurs de l'opération. Frédéric Marillier, porte-parole de Greenpeace qui supervise les opérations, se laisse photographier de dos et donne quelques explications sur l'objet de cette opération kamikaze.

Il est déjà presque 10 heures. S'ils veulent avoir le temps de rentrer à la rédaction, tout boucler, sélectionner les photos, écrire l'article et le mettre en page, les deux journalistes ne doivent pas tarder. D'autant plus que les gendarmes, désormais arrivés en nombre, bouclent le périmètre. Ils ont

d'ailleurs commencé à arrêter quelques militants et interrompu l'ascension des deux grimpeurs sur le bâtiment réacteur et la cheminée.

— Donne-moi la carte SD de ton appareil photo, lance le rédac-chef à son collaborateur. Je vais la mettre dans ma chaussette avec la mienne et on va en glisser d'autres, tout à fait anodines, dans nos appareils. Comme ça, si les gendarmes nous arrêtent et veulent contrôler nos photos ou nous les faire effacer, on les aura préservées.

Mais rien de tout cela. Quand ils croisent une patrouille de deux gendarmes sur le chemin qui borde la falaise, les journalistes présentent tout simplement leurs cartes de presse, échangent quelques mots courtois, coupent court à la discussion en expliquant qu'il leur faut rapidement rejoindre leur rédaction, et repartent vers la voiture sans être davantage inquiétés. Direction Dieppe, à toute allure... Il leur restera un peu moins de deux heures, dans l'ambiance survoltée de la rédaction, pour produire l'article ci-dessous, paru dans *Les Informations Dieppoises* du vendredi 5 décembre 2003 :

« Ça risque de mal se passer... Qu'est-ce qu'on fait, on arrête ? En fin de matinée jeudi, le coordonnateur de l'opération "invasion" montée par l'association écologiste Greenpeace à la centrale nucléaire de Penly commence à mesurer les risques encourus par ses troupes qui ont fait intrusion avant l'aube dans un site extrêmement sensible. Pendant qu'il hésite à donner le signal du repli, deux pompiers descendent en rappel le bâtiment réacteur de la tranche 1 pour intercepter le "monte-en-l'air" de Greenpeace, qui y est accroché depuis environ deux heures. D'autres escaladent la cheminée de la tranche 2 pour également mettre un terme aux acrobaties d'un militant qui a réussi à y prendre pied.

Il était 7 heures du matin, jeudi, quand une quarantaine de militants de Greenpeace ont investi le site hypersurveillé de la centrale nucléaire. Ils ont réussi à forcer l'enceinte élargie du site en y pénétrant "par trois endroits différents", selon leur porte-parole, Frédéric Marillier, qui centralisait une partie des opérations depuis la plage de Saint-Martin-en-Campagne. C'est d'ailleurs par cette plage, mais aussi par celle de Penly et

par le haut des falaises, que les militants kamikazes ont réussi à pénétrer sur le site interdit.

Une vingtaine d'entre eux serait même parvenue au pied des bâtiments réacteurs, les endroits les plus sensibles d'une centrale nucléaire. Ce qui est sûr, c'est que deux écolos ont réussi à grimper sur un des deux dômes de béton qui abritent les réacteurs, et sur la cheminée de l'autre d'où ils ont été délogés par les gendarmes. Car sitôt l'alerte donnée, c'est un impressionnant dispositif de gendarmes et de pompiers qui, par le funiculaire, a pénétré à son tour au cœur du site pour faire la chasse aux trublions. Tout le périmètre a été circonscrit, et il fallait montrer patte blanche pour seulement l'approcher.

Arrestation de 20 militants de 7 pays

Avec l'aide des pompiers du Groupement de recherche et d'intervention en milieu périlleux (GRIMP), les deux "alpinistes" ont été délogés, et tous ceux qui se trouvaient dans le périmètre interdit emmenés au poste. C'est que la gendarmerie ne plaisante pas avec ce genre d'intrusion, en plein plan Vigipirate renforcé. D'autant plus que, parmi les intrus, il y avait bon nombre de militants écolos étrangers, venus de Finlande (où Areva envisage d'expérimenter le premier réacteur de troisième génération [EPR]), mais également de Suède, d'Italie, d'Allemagne, d'Angleterre, d'Espagne et de Belgique.

Pendant ce temps, sur la plage de Saint-Martin-en-Campagne, une douzaine de militants de Greenpeace, vêtus de combinaisons orange frappées du logo de leur organisation, posaient devant huit mini-éoliennes. Venus de sept pays, ils voulaient délivrer deux messages à l'opinion publique européenne juste avant que le gouvernement français ne donne son feu vert à l'EPR : "Une vingtaine d'entre nous ont été arrêtés, mais cela prouve que la sécurité des centrales nucléaires n'est pas totale, puisque nous avons réussi à y pénétrer", estime Frédéric Marillier. Et d'ajouter, ironique : "C'est un audit gratuit pour la population, une démonstration qui parle d'elle-même."

Autre leitmotiv : “Si au lieu de dépenser des milliards pour le nucléaire, on dépensait la même somme en éoliennes terrestres et offshores, on produirait deux fois plus d’électricité et cinq fois plus d’emplois”, affirme le porte-parole. Un point de vue résumé par le slogan de la journée : “Pas d’EPR, du vent”. Et ce matin, il y en avait beaucoup, à tel point que Greenpeace n’a pu déployer sa banderole...

38 interpellations

Les militants de Greenpeace n’avaient pas beaucoup d’alternatives. Une fois entrés sur le site, à 6 h 45, l’issue était inévitable. Arrestation programmée. Les gendarmes étaient mobilisés en nombre, le Groupement de recherche et d’intervention en milieu périlleux (GRIMP) de Dieppe était à leurs côtés pour assurer les interpellations, “en douceur”, précise la direction de la centrale de Penly. “La centrale n’a pas arrêté de fonctionner”, insiste Alain Peckre, le directeur. Au total, ce serait 38 militants, sur la cinquantaine présente hier matin sur le site et aux abords de la centrale électronucléaire de Penly, qui ont été interpellés par les gendarmes. À midi le site était évacué. Reste maintenant à connaître les répercussions d’une telle manifestation dans ce lieu à haut risque, à l’heure où la sécurité de l’énergie nucléaire est sérieusement remise en question à travers l’Europe et où, pays après pays, on dit “non” au nucléaire.

Vers un nouveau débat sur l’énergie ?

Alors qu’un débat sur les énergies organisé par le ministère de l’Industrie vient de s’achever, les militants de Greenpeace montent au créneau. L’opération menée hier matin avait pour but de marquer l’hostilité des écolos face à la relance du nucléaire qui se profile en France. “Nous demandons à EDF de renoncer à l’EPR, indiquait Hendi, un militant britannique du haut de la falaise de Saint-Martin-en-Campagne, alors que d’autres militants avaient envahi la plage. Ce projet expérimental, que le lobby nucléaire tente d’imposer à Penly, est complètement dépassé”, affirme-t-il. Du côté de la direction de la centrale de Penly, qui attend le feu vert du

Parlement pour évoquer l'EPR, on s'indigne de "l'attitude de Greenpeace", préférant un "débat démocratique sur ce sujet qu'est l'avenir énergétique de notre pays", commentait hier midi Alain Peckre. Le débat, entamé en mars, vient pourtant de s'achever avant l'automne. »